

UNIVERSITE JEAN MONNET - SAINT-ETIENNE

CENTRE JEAN PALERNE

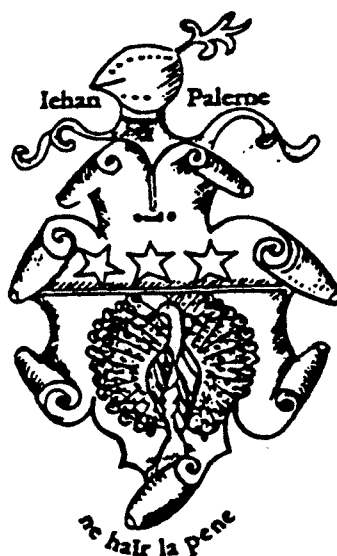
ΣΥΝΤΑΚΤΙΚΑ

SYNTAKTIKA

BULLETIN D'INFORMATION DU CENTRE DE RECHERCHE

EN SYNTAXE ET EN SEMANTIQUE

DU GREC ANCIEN



N° 28

octobre 2004

Faculté des Arts, Lettres et Langues
35 rue du 11 Novembre
42023 SAINT-ETIENNE-CEDEX 2

Bulletin gratuit composé et diffusé par le
Centre de Recherche en Syntaxe et Sémantique du Grec ancien

Centre Jean Palerne
Faculté des Arts, Lettres et Langues
Université Jean Monnet Saint-Etienne
35 rue du 11 Novembre
F. 42023 Saint-Etienne Cédex

Directeur du bulletin : Bernard JACQUINOD

Composé par Raymonde GROS et Bernard JACQUINOD

à l'aide du GreekFontsConverter de Daniel Béguin

ISSN 1148-2656

Composés de type *bahuvrīhi* et hypostases à premier élément prépositionnel :

l'exemple de ἔνυδρος et de ἔμπυρος

Dans la mesure où les composés nominaux, en grec ancien, se définissent d'après la relation syntaxique sous-jacente existant entre leurs deux éléments, une structure formelle donnée peut servir à construire des termes relevant de différents types¹. Le fait est particulièrement remarquable dans le cas des formes nominales dont le premier élément est constitué par une préposition : en effet, la même structure formelle [préposition + radical d'un substantif + suffixe (éventuel) + désinence] peut révéler un composé de type *bahuvrīhi* (comme ἐπίχρυσος, «qui a de l'or par-dessus, couvert d'or»), un composé déterminatif (comme ὑποδμῶς, «serviteur subalterne»), une forme hypostatique (comme ἐπιχθόνιος, «qui est sur la terre, terrien»), ou encore le dérivé inverse d'un verbe préverbe (comme ἔπαικος, «habitant venu après ou en plus, colon additionnel», formé à partir de ἐπαικέω, ᾠ, «occuper en plus ou ensuite, coloniser en second»²).

Dans ce cadre, plus nombreux qu'on ne le pense sont les termes qui relèvent à la fois de plusieurs types de formation : en effet, dès lors que les éléments qui le composent restent identifiables, un terme peut être rattaché

¹ On peut à ce propos reprendre la classification des composés nominaux proposée par E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* (ici *W.H.S.*), 2^e éd., Berlin-New-York, 1974, p. 182 § 67 c (apportant de légères modifications par rapport à la 1^e édition, Berlin-Leipzig, 1937, p. 166 § 67 c) : 1. composés dits «possessifs» ou *bahuvrīhi* (*Possessivkomposita*, *Bahuvrīhi*) ; 2. «composés par dérivation» (*Ableitungskomposita*) ou «hypostases» (*Hypostasen*), comprenant les «composés à rection prépositionnelle» (*Präpositionale Rektionskomposita*) ; 3. «composés à rection verbale» (*Verbale Rektionskomposita*), ou composés de dépendance ; 4. composés déterminatifs (*Determinativkomposita*). On trouve une classification analogue chez E. Schwyzer, *Griechische Grammatik. 1* (ici *Gr.Gr. 1*), Munich, 1939, p. 428-431, récemment reprise, par exemple, par A. Blanc, «Disguised compounds in Greek : homeric ἀβληχρός, ἀγαλός, ἄκμηνος, τηλύγετος and χαλίφρων», *Transactions of the Philological Society*, 100, 2002, p. 170-171.

² M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien. Etude lexicologique : les familles de κτίζω et de οἰκέω - οἰκίζω*, Paris, 1985, respectivement p. 156 et 153.

à différents types, et recevoir ainsi des sens différents au cours de son histoire³.

Le fait est connu des poètes, comme l'illustre l'exemple de l'adjectif homérique ἐπήρετος, formé de la préposition ἐπί, «sur», et du nom de la «rame», ἔρετον (τό). Ce terme apparaît à cinq reprises au sein de l'*Odyssée* avec le sens d'un *bahuvrīhi*, dans un contexte formulaire, comme épithète des «navires», νῆες, «qui ont des rames sur eux, pourvus de rames» :

οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετοι καὶ ἑταῖροι·

«Car (Ulysse) n'avait ni navires pourvus de rames ni compagnons» : *Odyssée*, 4, 559 = 5, 16 = 17, 145⁴.

Au second chant de l'*Odyssée*, en revanche, lorsqu'Athéna exhorte Télémaque au départ, le poète emploie cet adjectif, toujours au nominatif masculin pluriel ἐπήρετοι, pour qualifier les «compagnons» de Télémaque, ἑταῖροι, qui sont «sur les rames, aux rames» :

Τηλέμαχ', ἤδη μὲν τοι εὐκνήμιδες ἑταῖροι

εἶατ' ἐπήρετοι, τὴν σὴν ποτιδέγμενοι ὀρμήν·

«Télémaque, tes compagnons aux belles jambières sont déjà assis à la rame, attendant ton essor» : *Odyssée*, 2, 402-403⁵.

³ L'existence de différents types de formes composées à premier élément prépositionnel est bien connue, et par exemple évoquée par K. Brugmann (*Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2, 2, 2^e éd., Strasbourg, 1911, p. 791-792 § 605), E. Schwyzer (*Gr.Gr.* 1, p. 434-437), E. Risch (*W.H.S.* p. 187 § 69a), R. Strömberg (*Greek Prefix Studies. On the use of adjective particles*, Göteborg, 1946, p. 14-19) ou encore H. Forster (*Zur Geschichte der griechischen Komposita vom Typus ἐπίχρυσος*, Diss. Zürich, 1950, p. 15-16). En revanche, la coexistence de plusieurs sens, et donc de plusieurs formations, au sein d'une même forme, est rarement soulignée.

⁴ Il existe des variantes : οὐ γάρ μοι : *Odyssée*, 5, 141 ; ἀλλά μοι αἰεὶ νῆες ἐπήρετοι φίλοι ἦσαν : *Odyssée*, 14, 224.

⁵ Le terme a ici un sens comparable à celui du syntagme correspondant ἐπ' ἔρετῶν, «aux rames», attesté dans l'*Odyssée* à propos des compagnons d'Ulysse : οἱ δ' ἐπ' ἔρετῶν ἐζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ξεστήσ' ἐλάτῃσιν· «s'asseyant aux rames, ils font blanchir le flot de leurs lisses rames de sapin» : *Odyssée*, 12, 171-172. Cette correspondance est soulignée par Eustathe : Ἐπήρετοι δὲ, οἱ ἔτοιμοι ἐρέσσειν καὶ ἐπ' αὐτοῖς ὄντες ἔρετοῖς. καὶ Ἀττικῶς εἰπεῖν, ἐπὶ κωποι· «ἐπήρετοι· prêts à ramer, étant sur les rames mêmes ; en attique, on emploie ἐπὶ κωποι» : *Commentaire à l'Odyssée*, 1, 105 G. Stallbaum, *ad loc.* En fait, les compagnons attendent Télémaque «sur la grève» (ἐπὶ θινί : 2, 408) ; ils ne seront assis qu'un peu plus tard «aux tolets» (ἐπὶ κλήσι : 2, 419),

Comme le souligne Eustathe dans son *Commentaire*, il s'agit vraisemblablement ici d'un jeu poétique, rendu possible par la présence déterminante du substantif ἑταῖροι dans la formule⁶.

Cette existence de plusieurs sens concurrents pour un même terme dépasse cependant largement le cadre du jeu littéraire : dans un même type de textes, et dans un même état de langue, une forme donnée peut connaître tour à tour le sens d'un *bahuvrīhi* et celui d'une hypostase, sans que l'un de ces deux sens apparaisse plus fréquent ou plus récent que l'autre. En témoignent deux adjectifs de forme proche mais d'histoire symétriquement opposée, ἔνυδρος et ἔμπυρος, dont on peut examiner les emplois les plus anciens (archaïques et classiques)⁷.

Ces deux adjectifs sont formés à partir de la préposition ἐν présentant un sens spatial, «dans», et du radical d'un substantif désignant respectivement l'«eau», ὕδωρ (τὸ) (auquel est associé ὕδρ-), et le «feu», πῦρ (τὸ). En tant que forme hypostatique, un adjectif de ce type indique que l'élément qu'il qualifie est situé dans la substance désignée par le

chevilles sur lesquelles s'appuient les rames : R. Führer, *Lexikon des frühgriechischen Epos* (ici *L. fgr. E.*), Göttingen, 1955-2001-, σ.ν. ἐπήρετμ(ος).

⁶ Ἐπήρετμοι δὲ, ἐν μὲν τῇ β ῥαγῶδιᾳ, ἑταῖροι ἐπ' αὐτοῖς ὄντες ὡς ἐρρέθη τοῖς ἐρετμοῖς. ἐνταῦθα δὲ, νῆες ἐπήρετμοι αἷς εἰσὶν ἐρετμοί. ἴσως δὲ τις καὶ ἐνταῦθα τολμήσει ψυχρότερον συμβιβᾶσαι τὸ ἐπήρετμοι, πρὸς τὸ ἑταῖροι. συντάξας ἀναστροφῶς ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι. ὃ ἐστίν, καὶ ἑταῖροι ἐπήρετμοι. ὁμοιον τῷ, διοτρεφὲς ὃ Μενέλαε. καὶ τοῖς τοιοῦτοις· «ἐπήρετμοι, dans le chant β, qualifie les compagnons, comme il a été dit, qui sont aux rames mêmes. Dans cette occurrence [4, 559], les navires qualifiés de ἐπήρετμοι sont ceux qui ont des rames. Sans doute quelqu'un tentera-t-il vainement de rapprocher le terme ἐπήρετμοι de ἑταῖροι, construisant, par anastrophe, ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι, c'est-à-dire καὶ ἑταῖροι ἐπήρετμοι, de la même façon que διοτρεφὲς ὃ Μενέλαε ou des tours semblables» : Eustathe, *Commentaire à l'Odyssee*, 1, 181-182 G. Stallbaum, ad 4, 559.

⁷ Selon H. Forster (*Zur Geschichte der griechischen Komposita vom Typus ἐπίχρυσος*, p. 15), «dans de tels cas, l'hypostase est en général attestée plus tardivement». Pour W. Kastner (*Die griechischen Adjektive zweier Endungen auf -OS*, Heidelberg, 1967, p. 19 n. 9), les formes hypostatiques seraient même nées d'une réinterprétation de *bahuvrīhi* à premier élément prépositionnel. S'il est possible que le type des *bahuvrīhi* soit plus ancien que le type des hypostases («en tant que type, les composés possessifs sont plus anciens» : E. Risch, *W.H.S.* p. 187 § 69 a), on ne peut cependant, en grec archaïque et classique, établir de hiérarchie entre les termes issus de ces deux formations, comme le montrent les exemples de ἔνυδρος et de ἔμπυρος.

second terme (ἔνυδρος signifie alors «dans l'eau», et ἔμπυρος «dans le feu») ; lorsqu'il est de type *bahuvrīhi* un tel adjectif indique au contraire que la substance désignée par le second terme est contenue dans l'élément qu'il qualifie (ἔνυδρος signifie alors «qui a de l'eau à l'intérieur, rempli d'eau», et ἔμπυρος «qui a du feu à l'intérieur»).

L'adjectif ἔνυδρος est le plus ancien. Il est tout d'abord attesté avec le sens d'un *bahuvrīhi* dans le *Corpus hésiodique*, où il qualifie le pays d'Argos, «rempli d'eau, pourvu d'eau», par opposition au *bahuvrīhi* ἄνυδρος, «privé d'eau» :

Ἔργος ἄνυδρον ἐὼν Δαναοὶ θέσαν Ἔργος ἔνυδρον.

«Les Danaïdes firent d'Argos privée d'eau une Argos riche en eau» : *Fragment hésiodique* 128 R. Merkelbach - M.L. West (cité par Strabon, 8, 6, 7)⁸.

Chez Eschyle, il est épithète du «récipient», τεῦχος, où Cassandre, dans sa vision, voit tomber le taureau représentant Agamemnon :

πίτνει δ' ἐν ἐνύδρω τεύχει

«il tombe dans un baquet rempli d'eau» : *Agamemnon*, 1128.

Euripide emploie l'adjectif, de façon poétique, comme épithète d'éléments aqueux, tels que des «nuages mouillés» (νεφέλαι ἔνυδροι: *Electre*, 733), un «lac humide» (λίμνης ἐνύδρου: *Ion*, 872), ou des «sources ruisselantes» (νόματ' ἔνυδρα: *Phéniciennes*, 659).

Tout en conservant ce type d'emplois⁹, ἔνυδρος connaît également le sens d'une hypostase du syntagme ἐν ὕδατι, «dans l'eau»¹⁰. Ce syntagme très fréquent à l'époque classique sert en particulier à évoquer le lieu de vie d'animaux aquatiques, comme la grenouille (βάτραχος δὲ ἐν ὕδατι: «la

⁸ Le vers est aussi cité par Eustathe, avec une variante : Ἔργος ἄνυδρον ἐὼν Δαναὸς ποίησεν ἔνυδρον: *Commentaire à l'Illiade*, 1, 729 M. Van der Valk, *ad* 4, 171 (ἔνυδρον· εὔυδρον G. Stallbaum).

⁹ Le terme qualifie par exemple une région de l'Égypte «bien irriguée» chez Hérodote (2, 7), un site «pourvu en eau», propice à la construction d'une place forte, chez Xénophon (*Cyropédie*, 3, 2, 11), ou encore la plaine appelée «désert des Scythes», Σκυθέων ἐρημία, qui est «modérément pourvue en eau», ἔνυδρος μετρίως, dans le *Corpus hippocratique* (*Airs, eaux, lieux*, 18, 2 J. Jouanna = 2, 68, 7 E. Littré).

¹⁰ ἔνυδρος présente la structure d'une hypostase mais n'est pas formellement dérivé du syntagme ἐν ὕδατι, puisque son second terme est formé à partir d'un autre radical associé au nom de l'«eau».

grenouille (vit) dans l'eau» : Hérodote, 4, 132), ou le crocodile par exemple¹¹.

L'adjectif ἔνυδρος apparaît ainsi à deux reprises, chez Aristophane, dans les chants proférés par le chœur des Grenouilles, pour exprimer une circonstance spatiale, «dans l'eau», de la même façon que le syntagme ἐν ὕδατι; dans le premier passage, cette fonction est soulignée par la présence d'un syntagme prépositionnel de sens proche, ἐν λίμναις, «dans les marais» :

προσεπιτέρπεται δ' ὁ φορμικτὰς Ἀπόλλων, / ἔνεκα δόνακος, ὄν
ὑπολύριον / ἔνυδρον ἐν λίμναις τρέφω.

«De plus, Apollon cithariste est charmé de ce que j'élève le roseau qui soutient la lyre, dans l'onde, au sein des marais» : *Grenouilles*, 231-234¹².

Quelques vers plus loin, ἔνυδρος connaît le même usage, à proximité du syntagme ἐν βυθῷ, «au fond de l'eau» :

Διὸς φεύγοντες ὄμβρον / ἔνυδρον ἐν βυθῷ χορείαν / αἰόλαν
ἐφθεγξάμεσθα

¹¹ Chez Hérodote : ἐν ὕδατι δίαιταν ποιούμενον : «passant sa vie dans l'eau» : 2, 68 ; ou chez Aristote : Τὴν μὲν οὖν ἡμέραν ἐν τῇ γῆ τὸ πλεῖστον διατρίβει, τὴν δὲ νύκτα ἐν τῷ ὕδατι : «il passe le plus souvent la journée sur la terre, et la nuit dans l'eau» : *Histoire des Animaux*, 503 a 12-13.

¹² On pourrait également considérer, comme le suggère le dictionnaire de H.G. Liddell, R. Scott, H.S. Jones et al. (ici *L.S.J.*), Oxford, 1996, *s.u.*, que ἔνυδρος exprime une propriété du roseau, «situé dans l'eau», parallèlement à acc. ὑπολύριον, «situé sous la lyre» (*hapax* qui fait vraisemblablement référence à la présence de tiges destinées à renforcer la caisse de résonance de la lyre). Il paraît cependant plus satisfaisant, notamment à cause de la présence parallèle du syntagme ἐν λίμναις, d'associer ἔνυδρος aux adjectifs servant à exprimer non pas une qualité propre au substantif auquel ils sont accordés, mais une circonstance de l'action. L'emploi d'adjectifs avec une valeur circonstancielle n'est en effet pas limité aux seuls adjectifs au nominatif, apposés au sujet d'un verbe de mouvement, ou encore aux adjectifs attributs d'un complément d'objet, auxquels se restreint l'expression d'«adjectifs prédicatifs» qui est généralement d'usage (ainsi chez R. Kühner et B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. Zweiter Teil : Satzlehre. Erster Band*, Hanovre-Leipzig, 1898, p. 273-274 § 405) : certains adjectifs en position d'épithète peuvent, en particulier chez les poètes, connaître la même valeur, comme propose de le montrer notre article intitulé «Une expression poétique de la circonstance : trois adjectifs tragiques», à paraître dans les *Actes du XV^e Congrès international de l'association G. Budé consacré à «La Poétique. Théories et Pratiques»* (Orléans, août 2003).

«fuyant la pluie de Zeus, nous avons entonné dans l'onde, tout au fond, un chœur de danse animé» : *Grenouilles*, 246-248¹³.

Chez Sophocle, en revanche, le terme, employé comme épithète «des nymphes des prairies marécageuses», Νύμφαι λειμωνιάδες, dans l'adieu de Philoctète à l'île de Lemnos, exprime une propriété, «qui vit dans l'eau» :

χαῖρ', ὦ μέλαθρον ξύμφουρον ἔμοι
Νύμφαι τ' ἔνυδροι λειμωνιάδες

«Salut, demeure qui as veillé sur moi, et vous, nymphes aquatiques des noues» : *Philoctète*, 1453-1454.

C'est également pour désigner des êtres «aquatiques», vivant «dans l'eau», que ἔνυδρος est devenu courant en prose¹⁴, tout d'abord sous forme adjectivale, par exemple dans l'expression platonicienne ἔνυδρον εἶδος, «espèce aquatique» :

εἰσὶν δὴ τέτταρες, μία μὲν οὐράνιον θεῶν γένος, ἄλλη δὲ πτηνὸν καὶ ἀεροπόρον, τρίτη δὲ ἔνυδρον εἶδος, πεζὸν δὲ καὶ χερσαῖον τέταρτον.

«Il y a quatre (espèces d'êtres vivants) : la première est l'espèce céleste des dieux, la seconde l'espèce ailée qui se meut dans les airs, la troisième l'espèce aquatique, la quatrième l'espèce terrestre pourvue de pieds» : *Timée*, 39 e - 40 a¹⁵.

L'expression ἔνυδρα ζῶα¹⁶ a ainsi donné naissance au neutre pluriel substantivé ἔνυδρα, désignant les «animaux aquatiques» par opposition aux «animaux terrestres», χερσαῖα, et dont la définition précise est fournie par Aristote au début de l'*Histoire des Animaux*¹⁷ :

τὰ μὲν ἔνυδρα αὐτῶν ἐστὶ τὰ δὲ χερσαῖα, ἔνυδρα δὲ διχῶς, τὰ μὲν ὅτι τὸν βίον καὶ τὴν τροφήν ποιεῖται ἐν τῷ ὑγρῷ, καὶ δέχεται

¹³ On pourrait aussi comprendre ὄμβρον / ἔνυδρον, «pluie chargée d'eau», comme νεφέλαι ἔνυδροι, «nuages mouillés» (Euripide, *Electre*, 733), mais le contexte ainsi que le parallélisme des v. 234 et 247 rendent cette interprétation moins vraisemblable.

¹⁴ Nous ne présentons ci-dessous que quelques occurrences de ce terme très fréquent dans les écrits platoniciens et aristotéliens.

¹⁵ Platon emploie plus loin γένος ἔνυδρον, «espèce aquatique» (*Timée*, 92 b).

¹⁶ Platon, *Lois*, 823 d ; Aristote, *Histoire des Animaux*, 504 b 13 ; *Parties des Animaux*, 677 b 21.

¹⁷ Le neutre substantivé ἔνυδρα (τὰ) apparaît déjà chez Platon, *Lois*, 823 b.

τὸ ὑγρὸν καὶ ἀφίησι, τούτου δὲ στερισκόμενα οὐ δύναται ζῆν, οἷον πολλοῖς συμβαίνει τῶν ἰχθύων· τὰ δὲ τὴν μὲν τροφήν ποιεῖται καὶ τὴν διατριβὴν ἐν τῷ ὑγρῷ, οὐ μέντοι δέχεται τὸ ὕδωρ ἀλλὰ τὸν ἀέρα, καὶ γεννᾷ ἔξω.

«certains (animaux) sont aquatiques, d'autres terrestres ; les premiers peuvent être aquatiques de deux manières : certains passent leur vie et trouvent leur nourriture dans l'élément humide, qu'ils absorbent et rejettent, et ne peuvent vivre s'ils en sont privés, comme c'est le cas pour la plupart des poissons ; les autres, s'ils trouvent leur nourriture et passent leur temps dans l'élément humide, n'absorbent pas l'eau, mais l'air, et se reproduisent hors de l'eau» : *Histoire des Animaux*, 487 a 15-21.

Par hypostase ont également été formés plusieurs termes zoologiques désignant divers animaux vivant «dans l'eau» : les formes féminines ἔνυδρις, -ιος et ἐνυδρίς, -ίδος, ainsi que l'adjectif substantivé ἔνυδρος, -ου, ont ainsi successivement servi à nommer la «loutre» à l'époque classique¹⁸, une «couleuvre aquatique» chez Plin l'Ancien¹⁹, et une sorte

¹⁸ La «loutre», ἔνυδρις, est évoquée par Hérodote (4, 109) avec les «castors», κάστορες, parmi les bêtes «au museau carré», τετραγωνοπρόσωπα, qui sont prises pour leur fourrure ; de même, l'animal nommé ἐνυδρίς est classé dans l'*Histoire des Animaux* d'Aristote parmi les animaux «pourvus de pieds», πεζά (487 a 22), «quadrupèdes», τετράποδα (594 b 31 et 32), qui «mordent les hommes» (δάκνει δὲ τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἡ ἐνυδρίς: 595 a 3). Il n'est pas impossible qu'Aristophane ait employé comme nom de la «loutre» la forme féminine substantivée ἔνυδρος, dans une énumération d'animaux aquatiques à l'accusatif pluriel : ἰκτίδας, ἐνύδρους, ἐγγέλιας Κωπαΐδας : «martres, loutres, anguilles du lac Copaïs» : *Acharniens*, 880. En effet, les éditions les plus récentes, de V. Coulon et M. van Daele (Paris, 1967), de A.H. Sommerstein (Warminster, 1980) ou encore de J. Henderson (Cambridge Mass. – Londres, 1998), corrigent le texte (ἐνύδρους ΠΑΓ· ἐνύδριας Elmsley). Cependant, la forme ἔνυδρις de la scholie, invoquée à l'appui (εἶδος ζῴου ὡς οἱ κάστορες ἡ ἐνυδρις. ἔστι δὲ ἰχθυοφάγον : «la loutre est un animal du type du castor, qui mange des poissons» : *Scholia in Aristophanis Acharnienses*, éd. N.G. Wilson, Groningen, 1975, *ad loc.*), résulte elle-même d'une correction (ἡ ἐνυδρις Dobree· ἡ ἐνυδρον codd.).

¹⁹ *enhydris uocatur Graecis colubra in aqua uiuens* : «Les Grecs nomment *enhydris* une couleuvre qui vit dans l'eau» : *Histoire naturelle*, 32, 82. L'animal est étudié par H. Leitner, *Zoologische Terminologie beim älteren Plinius*, Hildesheim, 1972, *s.u. colubra*.

de «mangouste», plus connue sous le nom de ἰχνεύμων, dans le *Physiologos*, traité zoologique du second siècle de notre ère²⁰.

C'est une histoire inverse de celle de ἔνυδρος que connaît l'adjectif ἔμπυρος. Celui-ci est en effet d'abord attesté, sous la forme du neutre pluriel substantivé ἔμπυρα, avec le sens d'une hypostase, en correspondance avec le syntagme ἐν πυρί, qui est fréquemment employé depuis l'époque archaïque à propos de divers éléments placés «dans le feu» :

des offrandes : ὃ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς : «(Patrocle) jeta dans le feu les prémices» : *Iliade*, 9, 220 ; des morts : ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες : «ayant brûlé (leurs morts) dans le feu» : *Iliade*, 7, 429 = 7, 432 ; une arme : εἰ μὴ ἐγὼ τάδε τόξα φαεινῶ ἐν πυρὶ θείην : «si je ne jette pas cet arc dans le feu éclatant» : *Iliade*, 5, 215 ; des métaux : χαλκὸν δ' ἐν πυρὶ βάλλεν ἀτειρέα κασσίτερόν τε / καὶ χρυσὸν τιμῆντα καὶ ἄργυρον : «(Héphaïstos) jette dans le feu le

²⁰ Le paragraphe 25 du *Physiologos* (éd. F. Sbordone, Milan, 1936), nommé ἐνυδρίς ou ἔνυδρος, selon les manuscrits, cet animal qui s'attaque aux crocodiles endormis sur le Nil. Isidore de Séville (*Etymologies*, 12, 2, 36), donne *enhydros*. La définition de l'animal nommé ἔνυδρος comme une «sorte d'*ichneumon*» est assez tardive, puisqu'elle date du VI^e siècle (ὁ ἰχνεύμων ὁ καὶ ἔνυδρος καὶ ὕλλος καλούμενος : Timothée de Gaza, *Fragments des livres sur les animaux*, 43 M. Haupt), ou peut-être du IV^e, après correction : *enhydros ichneumonis genus* : Ammien Marcellin, 22, 15, 19 (*enhydros* Salmasius : *hydrus* V). Ces témoignages ont souvent incité à considérer qu'Hérodote, dans son second livre (§ 72), désigne par ἔνυδρις non la loutre, mais cet animal typiquement égyptien qui se trouve «dans le Nil» (ἐν τῷ ποταμῶ) et qui est «considéré comme sacré» (τὰς ἱρὰς ἡγῆνται εἶναι) : ainsi dans le commentaire ancien de J.C.F. Baehr (Leipzig, 1856), dans l'ouvrage de M. Wellmann, *Der Physiologos. Eine religionsgeschichtlich-naturwissenschaftliche Untersuchung (Philologus. Supplement-band 22, 1)*, 1930, p. 14, ou encore récemment dans une note de J. Fontaine à son édition d'Ammien Marcellin (Paris, 1996, *ad loc.*). Cependant, dans la mesure où la présence de la loutre en Egypte est attestée par une représentation de l'animal sur un bas-relief de l'Ancien Empire (L. Keimer, «Interprétation de plusieurs passages contenus dans les *Histoires* d'Hérodote», *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, 36, 1955, p. 458-463), rien ne permet d'affirmer qu'Hérodote désigne par ἔνυδρις, au § 72, l'animal qu'il a par ailleurs appelé ἰχνευτής au § 67, en donnant au terme un sens différent de celui qu'il connaît au quatrième livre (§ 109).

bronze inflexible, l'étain, l'or précieux et l'argent» : *Iliade*, 18, 474-475²¹.

Le neutre pluriel substantivé ἔμπυρα apparaît ainsi chez les poètes lyriques et tragiques comme un terme du vocabulaire rituel qui désigne les «victimes» placées «dans le feu» lors d'un sacrifice²², par exemple celles qui sont offertes par les Thébains en l'honneur d'Héraclès et de ses fils :

τῶ μὲν Ἀλεκτρῶν ὑπερθεὺν δαῖτα πορσύνοντες ἄστοί / καὶ
νεόδῆματα στεφανώματα βωμῶν αὔξομεν / ἔμπυρα χαλκοαρῶν
ὀκτῶ θανόντων, / τοὺς Μεγάρᾳ τέκε οἱ Κρεοντὶς υἱούς·

«Au-delà des Portes Electres, nous, ses concitoyens, préparons (à Héraclès) un festin, ainsi que de nouvelles couronnes pour ses autels, et nous entassons les victimes qui brûlent pour les huit défunts armés d'airain que Mégare, fille de Créon, lui donna pour fils» : Pindare, *Isthmique* 4, 61-64 (= 3/4, 79-82).

Le terme fait également référence, chez Euripide, aux «victimes» offertes lors de différentes occasions :

dans le temple d'Apollon, où entre Néoptolème : τυγχάνει δ' ἐν
ἐμπύροις : «il arrive devant les victimes qui brûlent» : *Andromaque*,
1113 ; sur les autels d'Athéna : βωμοῖς τοῖς ἐμοῖσιν ἔμπυρα /
πόλει προθύειν : «être la première à sacrifier des victimes sur mes
autels» : *Fragment* 370, 96-97 R. Kannicht = *Erechtée*, 22, 96-97 F.
Jouan - H. Van Looy ; lors de la conclusion du traité entre les
prétendants d'Hélène : δι' ἐμπύρων / σπονδὰς καθεῖναι : «verser
des libations sur les victimes brûlées» : *Iphigénie à Aulis*, 59-60.

Cependant, l'examen de la façon dont la victime brûle et de la direction de la flamme constituant l'une des sortes de divinations que Prométhée aurait enseignées aux hommes, la pyromancie²³, le terme

²¹ Ce dernier emploi se retrouve par exemple chez Platon : ὡσπερ χρυσὸν ἐν πυρὶ βασανιζόμενον : «comme l'or éprouvé dans le feu» : *République*, 503 a.

²² ἔμπυρα· τὰ καιόμενα ἱερά : «ἔμπυρα : les victimes brûlées» : Hésychius, e 2516 K. Latte, *σ.υ.* ; ἔμπυρα· αἱ διὰ πυρὸς θυσίαι : «ἔμπυρα : les sacrifices passant par le feu» : *Glossae rhetoricae (Lexica Segueriana)*, 247 I. Bekker, *s.u.*

²³ Dans le *Prométhée* d'Eschyle (v. 496-499), cette divination est évoquée par Prométhée après l'oniromancie, l'ornithomancie et l'observation des entrailles. Le terme ἔμπυρα n'est cependant pas attesté de façon certaine chez Eschyle : voir ci-dessous.

ἔμπυρα apparaît surtout dans un contexte divinatoire : les «sacrifices placés dans le feu» sont ainsi évoqués par Pindare comme les signes²⁴ que consultent les devins de la tribu des Iamides, à Olympie :

δέσποιν' ἀλαθείας, ἵνα μάντιες ἄνδρες / ἔμπύροις τεκμαιρόμενοι
παραπειρῶν- / ται Διὸς ἀργικεράνου

«(Olympie), souveraine de la vérité, là où les devins, interprétant les signes des sacrifices qui brûlent, sondent Zeus à la foudre éclatante» : *Olympique* 8, 2-3.

Ce sont aussi ceux que Tirésias interroge, effrayé par la vue d'oiseaux qui s'entre-tuent, dans l'*Antigone* de Sophocle :

Εὐθὺς δὲ δείσας ἔμπύρων ἐγευόμην βωμοῖσι παμφλέκτοισιν:

«Aussitôt, pris de peur, j'ai sondé les sacrifices qui brûlent sur les autels enflammés» : *Antigone*, 1005-1006.

Chez Euripide, la consultation des «sacrifices qui brûlent» est par exemple évoquée comme un préliminaire indispensable à toute expédition, qu'Agamemnon a respecté avant de partir pour Troie :

δεινῆ δ' ἀπλοῖα πνευμάτων τ' οὐ τυγχάνων / ἐς ἔμπυρ' ἦλθε

«Le mauvais temps et les vents contrariant son départ, (Agamemnon) eut recours aux sacrifices qui brûlent» : *Iphigénie en Tauride*, 15-16.

Thésée peut ainsi reprocher à Adraste d'avoir négligé cette consultation avant de s'engager contre Thèbes :

μάντιες δ' ἐπήλθες ἔμπύρων τ' εἶδες φλόγα ;

«Avais-tu eu recours aux devins, et avais-tu consulté la flamme des sacrifices ?» : Euripide, *Suppliantes*, 155²⁵.

²⁴ ἔμπυρα, τὰ καιόμενα ἱερεῖα. ἔστι δὲ σημεῖα ἐν τούτοις ἀποδεδειγμένα: «ἔμπυρα désigne les sacrifices qui brûlent. Il est possible que des signes s'y manifestent» : *Souda*, ε 1058 A. Adler, s.u. ἔμπύρου.

²⁵ L'emploi de ce terme en association à la divination est particulièrement fréquent chez cet auteur : ainsi à propos de Tirésias : κάμπύρων μισθοὺς φέρειν: «toucher le salaire des sacrifices (que tu interprètes)» : *Bacchantes*, 255-257 ; dans une critique de la divination que le messager expose à Ménélas : κούδεις ἐπλούτησ' ἔμπύροισιν ἀργὸς ὦν· «aucun oisif ne peut s'enrichir grâce aux sacrifices qui brûlent» : *Hélène*, 756 ; dans la supplication d'Hypsipyle adressée au devin thébain Amphiaros : ἀλλ' ὦ δι' ἀ[γνώ]ν ἔμπύρων λεύσσω τύχας / Δαναοῖσιν: «toi qui lis, dans les saints sacrifices qui brûlent, les destinées pour les Danaens» : *Hypsipyle*, ca. 864-865 F. Jouan - H. Van Looy ; ou encore dans la réponse d'Amphiaros à Eurydice : αἰσχύνομαι δὲ Φοῖβον,

L'adjectif neutre substantivé ἔμπυρα, bien attesté chez les poètes lyriques et tragiques, et qui doit peut-être au hasard son absence de la prose classique²⁶, puisqu'il est bien attesté en prose par la suite²⁷, a donc le sens précis et défini de «sacrifices placés dans le feu» ; seules deux occurrences s'écartent peut-être de cet usage. Le terme pourrait tout d'abord apparaître dans les *Choéphores* d'Eschyle, suivant une correction généralement acceptée, et désignerait alors le «sacrifice» non pas en tant qu'élément concret, mais en tant que moment, circonstance²⁸ ; l'absence d'autre attestation d'un tel sens

οὐδὲ δὲ ἔμπύρων, τέχνην ἐπασκῶ : «je crains Phoibos, dont j'exerce l'art dans les sacrifices qui brûlent» : *Hypsipyle*, ca. 889-890 F. Jouan - H. Van Looy.

²⁶ Il n'est en effet pas exclu que le terme apparaisse dans un passage hérodotéen relatant le voyage d'un certain Mys envoyé par Mardonios pour consulter les oracles : Καὶ δὴ καὶ ἐς Θήβας πρῶτα ὡς ἀπίκετο, τοῦτο μὲν τῷ Ἴσμηνίῳ Ἀπόλλωνι ἐχρήσατο (ἔστι δὲ κατὰ περ ἐν Ὀλυμπίῃ ἔμπύροισι αὐτόθι χρηστηριάζεσθαι) : «Lorsque Mys arriva en premier lieu à Thèbes, il consulta Apollon Isménien (car là aussi, il est possible, comme à Olympie, d'obtenir des révélations à partir des victimes brûlées)» : Hérodote, 8, 134 (ἔμπύροισι Valckenaer· ἐροῖσι V ἱροῖσι cett.). Le sanctuaire d'Apollon Isménien, ainsi que celui d'Olympie, sont en effet plus particulièrement connus pour leur pratique de l'empyromancie (l'autel de cendres dédié à Isménos, fils d'Apollon Isménios, est évoqué au début de l'*Œdipe Roi* de Sophocle (v. 21) comme la «cendre prophétique», μαντεῖα σποδῶ Πινδαρε, d'autre part, associe Olympie à l'empyromancie dans le passage de la huitième *Olympique* cité ci-dessus). Il paraît ainsi plus vraisemblable qu'Hérodote ait jugé bon de donner une explication à propos de cette pratique spécifique, plutôt qu'à propos de l'examen bien connu des «entrailles» des victimes, ἱροῖσι. Cette correction, adoptée par Ph.-E. Legrand (Paris, 1953), n'est cependant pas reprise par H.B. Rosén (Stuttgart-Leipzig, 1997).

²⁷ Par exemple κατάρας ἠνάγκασαν ἐπὶ τῶν ἔμπύρων ποιεῖσθαι τοὺς ἱερέας καὶ τὰς ἱερεῖας : «(les habitants d'Abydos) contraignirent les prêtres et les prêtresses à prononcer des imprécations au-dessus des victimes brûlées» : Polybe, 16, 31, 7 ; Ποτιτίων μὲν ἡγουμένων τῆς ἱερουργίας καὶ τῶν ἔμπύρων ἀπαρχομένων : «la famille des Potitii dirigeait la cérémonie religieuse et offrait les prémices des victimes brûlées» : Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, 1, 40, 4.

²⁸ οὕτω γὰρ ἂν σοι δαῖτες ἔννομοι βροτῶν / κτιζοῖατ'· εἰ δὲ μή, παρ' εὐδείπνοις ἔση ἄτιμος ἔμπύροισι κνισωτοῖς χθονός· «Ainsi pourraient s'établir les festins rituels que les mortels célébreraient pour toi ; sinon, en présence de ceux qui sont honorés comme il se doit, tu seras privé d'honneurs aux fumants sacrifices de la terre» : Eschyle, *Choéphores*, 483-485 (ἔμπύροισι Dorat : ἐν πυροῖσι M). Le substantif πῦρ signifie au pluriel «feux de bivouac», ce qui rend la leçon de M peu recevable. La correction de Dorat est par exemple adoptée dans les éditions de U. von Wilamowitz-Moellendorf (Berlin, 1914), P. Mazon (Paris, 1925), D.L. Page (Oxford, 1972), et M.L. West (Stuttgart, 1991).

rend cependant la correction particulièrement suspecte²⁹. Dans l'*Electre* de Sophocle, d'autre part, ἔμπυρα est employé pour évoquer ce que Chrysothémis va porter sur la tombe de son père (v. 405-406) :

{HL.} Ποῖ δ' ἔμπορεύη; τῷ φέρεις τάδ' ἔμπυρα;

{XP.} Μήτηρ με πέμπει πατρὶ τυμβεῦσαι χοάς.

Electre : «Où te rends-tu donc ? à qui portes-tu ces offrandes ?»

Chrysothémis : «Ma mère m'envoie honorer la tombe paternelle de libations.»

La discordance entre le terme ἔμπυρα et le terme χοάς, qui désigne de façon spécifique les «libations» versées en l'honneur des morts, est d'autant plus manifeste que le contexte rend ici invraisemblable la pratique d'un sacrifice sanglant. Il paraît difficile d'admettre que ἔμπυρα soit ici employé avec un sens large, nullement attesté par ailleurs, et puisse désigner toute sorte d'«offrande», et en particulier les libations auxquelles Chrysothémis fait allusion dans le vers suivant³⁰. Il faut alors supposer que la question d'*Electre* porte sur l'objet précis qu'elle voit dans les mains de sa sœur, tandis que la réponse de Chrysothémis résume par le terme général de «libations» l'ensemble de son action³¹ ; dans ce cas, ἔμπυρα désignerait d'autres offrandes destinées à être brûlées³², ou un récipient servant à brûler de l'encens (ἔμπυρον étant attesté en ce sens dans plusieurs inscriptions)³³.

²⁹ A.F. Garvie, dans son commentaire de ce passage difficile (Oxford, 1986, *ad loc.*), propose par exemple pour correction le syntagme prépositionnel ἐν πυράϊσι, qui peut se traduire «sur les autels fumants» ou «à l'égard des autels fumants».

³⁰ Cette explication remonte à Triclinius : καταχρηστικῶς δὲ εἶπε τὰ ἔμπυρα. ἔμπυρα γὰρ κυρίως τὰ διὰ πυρὸς γεγόμενα. αἱ διὰ πυρὸς θυσίαι : «il a employé le terme ἔμπυρα de façon impropre. ἔμπυρα désigne en effet au sens propre ce qui est passé au feu, les sacrifices passés par le feu» : F. Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, 2^e éd. (par H. Genthe), Berlin, 1872, *s.u.* Elle est cependant rejetée depuis longtemps, par exemple dans les commentaires (*ad loc.*) de R.C. Jebb (Oxford, 1924) ou de J.C. Kamerbeek (Leyde, 1974).

³¹ Ainsi que le propose R.C. Jebb dans son commentaire (*ad loc.*).

³² C'est l'hypothèse du commentaire (*ad loc.*) de G. Kaibel (Leipzig, 1896), reprise par R.C. Jebb *ad loc.* : il s'agirait alors de produits alimentaires, peut-être de gâteaux.

³³ Cette dernière solution, proposée par H. Lloyd-Jones et N.G. Wilson (*Sophoclea. Studies on the text of Sophocles*, Oxford, 1990, p. 49, *ad loc.*), et reprise par le *Revised Supplement* du *L.S.J.*, s'appuie sur une étude de F. Sokolowski («TA ENPURA : On the Mysteries in the Lydian and Phrygian Cults», *Zeitschrift für Papyrologie und*

La fragilité de ces hypothèses³⁴ invite cependant à la prudence, et rend même envisageable une correction du texte³⁵.

Plus variés sont les emplois de l'adjectif ἔμπυρος, qui, comme ἔνυδρος, relève de différents types de formation suivant le sens qu'il présente. Il apparaît en effet chez Platon en tant que forme hypostatique, pour qualifier ce qui va «dans le feu», par opposition à l'adjectif de type *bahuvrīhi* ἄπυρος, «sans feu», «qui n'est pas en contact avec le feu»³⁶ : ἔμπυρος définit ainsi un type d'«outils» ou d'«ustensiles», σκευαί, qui va «dans le feu» :

Epigraphik, 34, 1979, p. 65-69). Ce dernier montre que l'expression οἱ τὰ ἔνπυρα βαστάζοντες, présente dans une inscription de Sardes datant du second siècle de notre ère (*SEG* 29, 1205), désigne les «porteurs d'une sorte de vase à encens» ; il donne ainsi plusieurs exemples où ἔμπυρον, comme ἐπίπυρον et περίπυρον, désigne un objet en métal associé à l'«encensoir», θυμιατήριον. En ce sens, ἔμπυρον apparaît donc comme un *bahuvrīhi* («qui a du feu à l'intérieur, porteur de feu»).

³⁴ Dans le premier cas, la nature alimentaire des offrandes ne peut être appuyée par aucun parallèle précis. La seconde hypothèse paraît séduisante, d'autant que l'exemple épigraphique le plus ancien date du III^e siècle avant notre ère (dans une liste des ustensiles du temple d'Asclépios à Athènes, l'objet en bronze nommé ἔμπυρον est attaché avec une chaîne au «trépied», τρίπους : *IG* II² 1534, 94). A moins de considérer qu'il s'agit d'un pluriel poétique, il n'est cependant pas évident de donner à ἔμπυρα le sens d'un terme qui n'est par ailleurs attesté qu'au singulier ἔμπυρον, d'autant que l'objet transporté par la jeune fille est évoqué à deux autres reprises dans la pièce par deux termes au neutre pluriel désignant de véritables offrandes, ἐντάφια, «offrandes déposées sur le tombeau» (ἐντάφια χεροῖν / φέρουσιν : «portant dans ses mains des offrandes tombales» : v. 326-327) et κτερίσματα, «offrandes tombales» (v. 434).

³⁵ Deux corrections intéressantes ont été proposées : τῷ φέρεις δὲ τὰπυρα; : «à qui portes-tu ces offrandes sans feu ?» (J. Jackson, *Marginalia Scaenica*, Oxford, 1955, p. 50), et τοῦ φέρεις τὰδ' ἐς πυράν/ : «de qui viennent ces offrandes que tu portes à la tombe ?» (H.D. Broadhead, *Tragica. Elucidations of passages in Greek Tragedy*, Christchurch, 1968, p. 81-82 ; le substantif féminin πυρά, «bûcher», désigne en effet la tombe d'Agamemnon au vers 901 de cette pièce).

³⁶ L'opposition n'est pas la même que celle qui apparaît dans l'*Iliade* entre ἄπυρος et l'adjectif de formation remarquable ἐμπυριβήτης, qui a pour premier élément le syntagme ἐν πυρί, «dans le feu» : en effet, ἐμπυριβήτης, épithète homérique du «trépied», τρίπους, qui constitue le prix mis en jeu pour la lutte lors des funérailles de Patrocle (*Iliade*, 23, 702), signifie «qui va dans le feu» (R. Führer, *L. fgr. E. s.u.*), tandis que ἄπυρος, également épithète de noms de récipients allant sur le feu, signifie dans les poèmes homériques, comme l'a montré D. Motzkus (*L. fgr. E. s.u.*), «pas (encore) placé sur le feu, (encore) neuf» (et non «qui ne va pas au feu, destiné à la décoration»).

καὶ μὴν ἀμπεχόνης γε καὶ στρωμνῆς καὶ οἰκίσεων καὶ σκευῶν ἐμπύρων τε καὶ ἀπύρων ἠύπόρου·

«En outre, (les hommes des temps anciens) possédaient en abondance tant vêtements, couvertures, habitations, qu'outils qui vont ou non dans le feu» : *Lois*, 679 a.

La même opposition entre ἔμπυρος et ἄπυρος se retrouve dans le *Politique* :

Τοῦτο ὃ δὴ ξηροῖς καὶ ὑγροῖς καὶ ἐμπύροις καὶ ἀπύροις παντοδαπὸν εἶδος ἐργασθὲν ἀγγεῖον [ὃ δὴ] μιᾷ κλήσει προσφθεγγόμεθα

«Je parle de cette espèce, aux formes variées, fabriquée tant pour les substances sèches qu'humides, passées ou non par le feu, que nous désignons par le terme général de vase» : *Politique*, 287 e³⁷.

Le terme connaît en revanche le sens d'un *bahuvrīhi* dans le *Timée* : dans un passage consacré à la formation des liquides présents dans les plantes, les «sucs», χυμοί, il qualifie les quatre «espèces» de mélanges de sucs, εἶδη, qui «ont du feu en elles», «contiennent du feu» (le vin, l'huile, le miel, et la résine) :

διὰ δὲ τὰς μείξεις ἀνομοιότητα ἕκαστοι σχόντες τὰ μὲν ἄλλα πολλὰ ἀνόνομα γένη παρέσχοντο, τέτταρα δὲ ὅσα ἔμπυρα εἶδη, διαφανῆ μάλιστα γενόμενα, εἴληφεν ὀνόματα αὐτῶν

«en se mélangeant, (les sucs) se différencièrent les uns des autres, et produisirent d'une part quantité de genres dépourvus de nom, et d'autre part quatre espèces, qui, renfermant du feu et étant les plus limpides, reçurent leurs noms» : *Timée*, 60 a.

Par ailleurs, ἔμπυρος présente à plusieurs reprises le sens d'«enflammé» : il qualifie ainsi les «astres», ἄστρα, chez Thalès :

γεώδη μὲν, ἔμπυρα δὲ τὰ ἄστρα

«les astres sont à la fois terreux et enflammés» : *Fragment 17a H. Diels - W. Kranz*³⁸.

³⁷ (ὃ δὴ secl. Hermann). Il se trouve que le datif ἐμπύροις recouvre ici vraisemblablement un neutre pluriel substantivé, mais cet emploi, du moins à l'époque classique, n'apparaît pas lexicalisé.

³⁸ L'adjectif apparaît dans un contexte semblable comme épithète de λίθος, «pierre», chez Anaxagore : ἥλιον δὲ καὶ σελήνην καὶ πάντα τὰ ἄστρα λίθους εἶναι ἐμπύρους :

C'est avec le même sens qu'Euripide emploie le terme à propos du corps de Capanée foudroyé par Zeus devant Thèbes :

ἐς γῆν δ' ἔμυρος πίπτει νεκρός.

«le cadavre, en feu, tombe à terre» : *Phéniciennes*, 1186.

A ce stade, le rattachement de ce terme à un type de formation devient difficile et incertain. Il est en effet possible de rapprocher ἔμυρος, «en feu», d'autres formes hypostatiques où la préposition ἐν a perdu son sens spatial premier, et qui expriment une simple relation avec le substantif désigné par le second terme³⁹. Le terme peut aussi être analysé comme un *bahuvrīhi* signifiant «qui a le feu en lui»⁴⁰. On peut cependant remarquer que ἔμυρος présente également le sens d'un dérivé inverse du verbe ἔμυρεύω, «mettre dans le feu, enflammer», bien qu'il n'en présente pas la morphologie⁴¹.

«le soleil, la lune et tous les astres sont des pierres en feu» : *Fragment* 42 H. Diels - W. Kranz.

³⁹ L'adjectif ἔγγειος, qui signifie «sur la terre» ou «dans la terre» (par exemple dans l'opposition entre ἐπίγεια ζῶα, «animaux vivant sur terre», et φυτὰ ἔγγεια, «plantes vivant en terre», chez Platon, *République*, 546 a), a ensuite servi à qualifier un «bien», οὐσία, «relatif à la terre, qui consiste en terres, foncier» (ainsi chez Démosthène, *Pour Phormion*, 5) ; l'adjectif ἔντιμος, d'abord employé à propos de personnes tenues «en honneur», ἐν τιμῇ (par exemple Solon dans le *Timée*, 21 e de Platon), a aussi pris le sens d'«honorifique», en qualifiant par exemple un «discours», λόγος (*Lois*, 855 a). C'est une telle évolution que semble suggérer la définition du *L.S.J. s.u.* ἔμυρος : «exposé au feu ou au soleil, brûlé».

⁴⁰ C'est ce que paraît proposer la définition de Ch. Mugler : «incandescent, rempli de feu» : *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs*, Paris, 1964, *s.u.* L'adjectif aurait alors une structure analogue à celle de l'adjectif ὑπόπυρος, «qui a du feu en-dessous», dans l'expression πάγας ὑποπύρους, «pièges enflammés», attribuée à Sophocle, qui fait référence aux signaux naufrageurs allumés par Nauplios (*Fragment* 435 S. Radt, cité par Aristide, *Discours* 22, 11).

⁴¹ C'est, semble-t-il, l'hypothèse de P. Chantraine : «ἔμ-πυρος «que l'on fait brûler, brûlant», etc. (att.) avec pl. n. ἔμπυρα «offrandes par le feu» » : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968-1980, *s.u.* πῦρ. La formation du verbe ἔμυρεύω est cependant tout aussi délicate à définir. Une occurrence chez Aristophane, où il signifie «mettre dans le feu, mettre au feu», incite à le rapprocher du syntagme ἐν πυρί· τήν τε φηγὸν ἔμυρεύων· «mettre les glands de hêtre au feu» : *Paix*, 1137. Il peut cependant également constituer une forme préverbée du verbe simple πυρεύω (qui apparaît chez Platon, *Lois*, 843 e, sans complément, avec le sens «faire du feu», ainsi que dans le *Corpus hippocratique*, *Cœur*, 1 M.-P. Duminil = 9, 80, 6 E. Littré, au participe passif πυρευμένη, «brûlée»), dans la mesure où il signifie plus souvent «enflammer (qui peut se comprendre «mettre le feu à, mettre le feu dans») : ainsi dans

C'est peut-être cette dernière solution qui rend le mieux compte de l'évolution sémantique du terme. Celui-ci a en effet connu plusieurs sens figurés, analogues à ceux que connaissent les termes français «enflammé» et «brûlant», où le rapport avec le «feu», πῦρ, s'est progressivement effacé. Un cas particulier de remotivation est représenté par l'emploi médical du terme : dans la mesure où le substantif πῦρ constitue une désignation métaphorique de la «fièvre», πυρετός, l'adjectif ἔμπυρος, qui qualifie un malade «brûlant de fièvre» dans le *Corpus hippocratique*, peut être analysé comme *bahuvrīhi*, «qui a de la fièvre à l'intérieur, enfiévré»⁴².

Le rapport avec le «feu», πῦρ, semble en revanche effacé dans les emplois plus fréquents de ἔμπυρος, après l'époque classique, pour évoquer l'inflammation causée par une morsure de serpent⁴³, ou encore l'ardeur d'un climat⁴⁴.

Un autre type d'évolution sémantique, enfin, est perceptible dans plusieurs occurrences de l'adjectif ἔμπυρος, qui ne signifie plus «qui va dans le feu», mais «relatif à ce qui va dans le feu». Il en est ainsi lorsque celui-ci définit l'«art», τέχνη, d'Héphaïstos, chez Platon :

κλέψας τήν τε ἔμπυρον τέχνην τὴν τοῦ Ἡφαίστου καὶ τὴν ἄλλην
τὴν τῆς Ἀθηνᾶς δίδωσιν ἀνθρώπῳ

un autre passage d'Aristophane : Τί δ' αὖ σὺ πῦρ, ὦ τύμβ', ἔχων; Ὡς σαυτὸν ἔμπυρεύσω; : «Et toi, pourquoi, vieille tombe, (viens-tu) donc avec du feu ? Pour te mettre toi-même en feu ?» : *Lysistrata*, 372. Dans ce cas, ἔμπυρεύω connaît une structure analogue à ἐνοχλέω, «mettre le trouble dans», ἐγγράφω, «inscrire dans», ou ἐμφύω, «planter dans», par exemple.

⁴² Ἦν δὲ ἔμπυρος ἔη καὶ μὴ ἀνίη μήτε τῆς νυκτὸς μήτε τῆς ἡμέρης : «si (le malade atteint de fièvre bilieuse) est enfiévré et que la fièvre ne baisse ni de nuit ni de jour» : *Maladies* 2, 40, 5 J. Jouanna = 7, 56, 20-21 E. Littré (ἔμπυρος θΜ· supra -ος add. et M2 sed del. M2 (al. man.)). Les emplois de πῦρ au sens de «fièvre» sont analysés par F. Skoda, «Les noms grecs de fièvres», *Centre de Recherches Comparatives sur les langues de la méditerranée ancienne* (Université de Nice), 10, 1989, p. 228-230.

⁴³ Ἔστι δὲ αὐτῶν τὸ δῆγμα οὐ τραχὺ καὶ ἔμπυρον, ἀλλὰ κακότηδες : «la morsure des (serpents nommés σήπες) n'est pas virulente et brûlante, mais désagréable» : (Pseudo)-Aristote, *Sur les récits merveilleux*, 846 b.

⁴⁴ Par exemple καίπερ ὄντος ἐμπύρου τοῦ ἀέρος : «bien que l'air soit torride» : Théophraste, *Origines des plantes*, 1, 13, 5 ; τοῦ δ' ἔμπυρον τὴν χώραν εἶναι : «le fait que le territoire soit brûlant» : Strabon, 16, 2, 44.

«(Prométhée), volant l'art du feu, propriété d'Héphaïstos, et les autres arts, propriété d'Athéna, les donne à l'homme» : *Protagoras*, 321 e.

Le même phénomène s'observe chez Euripide, où l'expression ἔμπυρος τέχνη, dans une remarque amère de Tirésias, désigne «l'art relatif aux sacrifices qui brûlent (ἔμπυρα)» :

ὅστις δ' ἔμπύρω χρήται τέχνη μάταιος·

«Celui qui pratique l'art du feu est homme vain» : Euripide, *Phéniciennes*, 954-955⁴⁵.

Là encore, dans ces deux emplois parallèles, bien que de sens différent, le rapport originel avec le syntagme ἐν πυρί s'est estompé.

L'exemple des adjectifs ἔνυδρος et ἔμπυρος met en lumière l'un des caractères remarquables que présentent les formes nominales à premier élément prépositionnel : si la coexistence, pour un même terme, de plusieurs sens différents, correspondant aux différents types de formation auxquels celui-ci est rattaché, peut concerner tous les types de composition⁴⁶, elle apparaît particulièrement importante dans le cas des

⁴⁵ L'adjectif ἔμπυρος présente un sens analogue dans deux autres passages euripidiens où il est épithète de termes désignant un élément du feu, respectivement φλόξ, «flamme», dans une condamnation de la divination (οὐδ' ἦν ἄρ' ὑγιὲς οὐδὲν ἔμπύρου φλογός / οὐδὲ πτερωτῶν φθέγματ' : «Il n'y a donc rien de bon dans la flamme du sacrifice ni dans les cris des oiseaux» : *Hélène*, 746-747), et ἀκμαί, «pointes» des flammes, dans une description précise de l'observation des sacrifices (Μάντεις δὲ μῆλ' ἔσφαζον ἔμπύρους τ' ἀκμάς / ῥήξεις τ' ἐνώμων ὑγρότητ' ἐναντίαν / ἄκραν τε λαμπάδ' : «Les devins égorgèrent les bêtes pour observer les pointes du feu sacrificiel, les fentes, qui sont une oscillation contraire, et le sommet de la flamme» : *Phéniciennes*, 1255-1258).

⁴⁶ La forme καλλίπαις signifie ainsi «caractérisé par de beaux enfants» chez Eschyle (*Agamemnon*, 762) et «bel enfant» chez Euripide (*Oreste*, 964). Constituant l'exemple-type des *bahuvrīhi* employés comme composés déterminatifs, il est cité par K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2, 1, 2^e éd., Strasbourg, 1906, p. 75 § 34, par E. Schwyzer, *Gr.Gr.* 1, p. 429, ou encore par E. Risch, «Griechische Determinativkomposita», *I.F.*, 59, 1944, p. 55 (= *Kleine Schriften*, Berlin-New-York, 1981, p. 55). Le phénomène n'est pas propre au grec : K. Brugmann (*op. cit. loc. cit.*) donne l'exemple de sk. *rāja-putra-*, «qui a un roi pour fils», et *rāja-putra-*, «fils de roi», que seule l'accentuation différencie (également proposé par J. Wackernagel, *Altindische Grammatik*. 2, 1, Göttingen, 1905, p. 243 § 98 a).

formes construites à l'aide d'une préposition⁴⁷. La vie complexe et singulière de ces deux adjectifs illustre ainsi à la fois la souplesse et la vigueur de ces types de formation : l'évolution sémantique d'un terme, en l'éloignant progressivement de son sens premier, peut masquer son origine, et l'affranchir de toute classification⁴⁸ ; à l'inverse, la réinterprétation de ce terme par rapprochement avec un autre terme de forme voisine, ou par remotivation de l'un de ses éléments, atteste le caractère vivant des structures de la langue.

⁴⁷ On peut par exemple citer ἐπιτυμβίδιος, qui qualifie chez Eschyle (*Choéphores*, 342) un thrène chanté «sur la tombe», et qui est chez Théocrite (7, 23) épithète des «alouettes huppées», κορυδαλλίδες, «qui ont un tertre par-dessus», «qui ont un tertre sur la tête» ; l'adjectif ὑπόρριζος, qui apparaît chez Aristote (*Histoire des Animaux*, 493 a 18) comme une forme hypostatique signifiant «sous la racine (du nombril)», a par la suite été utilisé par Théophraste (*Recherches sur les plantes*, 2, 1, 3) comme *bahuvrīhu* signifiant «qui a des racines en dessous, pourvu de racines», pour qualifier des boutures, tandis que l'unique forme de neutre pluriel substantivé ὑπόρριζα, attestée chez Dioscoride (*Matière médicale*, 1, 11, 1), est sans doute un composé déterminatif signifiant «racine de dessous, racine secondaire» ; l'adjectif ἐπίσκηνος, apparaissant chez Sophocle (*Ajax*, 579) comme une forme hypostatique signifiant «devant la tente», est couramment attesté à partir de Denys d'Halicarnasse comme dérivé inverse du verbe ἐπισκηνόω, ᾠ, avec le sens «qui prend ses quartiers, qui s'installe».

⁴⁸ E. Risch fait à ce sujet une juste remarque : «Cependant, même après avoir admis cette classification comme base fixe, il est ensuite, dans beaucoup d'exemples particuliers, difficile ou même tout à fait impossible de décider à quel groupe il faut assigner le mot en question. Car il ne faut jamais oublier que la langue est beaucoup trop vivante pour pouvoir se laisser comprimer sans résistance dans des systèmes rigides. Il est en effet relativement aisé, à partir de quelques exemples, d'établir certaines règles et certains groupes ; car les exemples que l'on cite conviennent toujours. Les difficultés commencent lorsque l'on entreprend de classer toute la matière d'une langue d'après un schéma fixe. Assez souvent en effet on voit par la suite comme la langue, dans ses néologismes, enfreint et dédaigne les frontières entre les différentes catégories. A ce propos, il n'est pas même besoin de penser à ce que l'on appelle l'emploi «plus libre» des composés chez les poètes, et en particulier chez les Tragiques (...) ; on peut assez souvent également constater ce phénomène en prose et dans la poésie moins élaborée» : «Griechische Determinativkomposita» (cité note 46), p. 36.

Compte rendu de la réunion du groupe aspect

du 15 mai 2004

Présents : Louis Basset, Antoine Culioli, Bernard Jacquinod, Jean Lallot, Frédéric Lambert, Nicole Lanérés, Françoise Létoublon, Chantal Marbœuf, Catherine Pantazopoulou, Anna Pompéi, Sylvie Perceau, Sophie Vassilaki.

Excusés : Ildar Ibraguimov, Odile Mortier-Waldschmidt, Albert Rijksbaron, Gerry Wakker

Informations

Sont signalés deux comptes rendus dans *Kratylos* 48 (2003), un sur notre livre sur l'aspect par E. Crespo et un sur notre livre sur les complétives par L. Conti Jimenez.

Est présenté le livre de Paula Lorente Fernández, *L'aspect verbale en grec ancien. Le choix des thèmes verbaux chez Isocrate.*, Louvain (BCILL 111), 2003.

Est rappelé que le GDR qui finance (modestement !) notre groupe cessera fin 2005. Il faut trouver une solution pour la suite.

Exposés entendus

La séance a été consacrée au présent dit historique ou de narration.

Jean Lallot : Présent historique : comparaison GA-GM-Fr.

J.L. cite d'abord deux descriptions :

- celle de Kühner-Gerth qui sert «comme forme de présentation vivante et visuelle, mais aussi dans le style sobre des chroniques et des généalogies». Comment hiérarchiser les deux ?
- celle de P. Marckridge, *The Modern Greek Language* (1985), la meilleure description du GM. Ce type de présent dénote une action «more crucial or

more dramatic» ou «to give vividness to the description». Le présent de narration est possible en subordonnée, mais les hellénophones du groupe conteste l'exemple (αφού έφαγε, σηκώνεται).

J.L. a restreint son étude aux récits, Thucydide mais avec un excursus en *Marc* 14.

Pour *Marc*, J.L. prend trois traductions de ce passage qui contient 21 PN mais plus de 60 prétérits. La traduction en GM de la Société Biblique Grecque conserve 16 PN sur les 21, celle du chanoine Osty et de la *Bible de Jérusalem* sont très fidèles à la répartition des temps de l'original, mais - surprise- *La Bible en français courant* met tout au prétérit.

Pour Thucydide, on constate dans le récit :

- des séquences caractérisées par un emploi massif de PN
- des PN isolés, dont des "PN formulaires"
- des récits sans PN.

Pour ce travail, J.L. s'intéresse à trois traductions en GM (Vénizélos (1940), Vlachos (1960), Georgopapadakos (1992)) et à deux en français (Budé (Romilly, ...) et Voilquin (1966)). Pour Th. 136-137, seule la traduction Budé conserve des PN, avec une distribution PN/prétérit calquée sur celle de Thucydide.

J.L. relève des verbes qui apparaissent volontiers comme PN (verbes de mouvement, par exemple, ou 'envoyer').

En conclusion, il souhaite que l'on recense les verbes qui apparaissent au PN, quels sont ceux qui pourraient être dits formulaires et inversement ceux qui ne sont jamais au PN (cas de 'dresser un trophée' τροπαίον ιστάναι).

Antoine Culioli

A.C. a abandonné l'idée de poursuivre ses analyses sur exemple pour se livrer à une réflexion-programme. Il faut réfléchir sur les styles ; par exemple dans les romans, le PR est un présent de fiction. Il faut ensuite tenir grand cas du sémantisme du verbe. A.C. a travaillé sur les *Helléniques* de Xénophon : pas de PN pendant longtemps, puis ils arrivent soudain

- y a-t-il des PN formulaires si l'on peut garder cette notion ?
- quelles sont les autres contraintes ?

Il n'y aurait pas de PN avec 'naviguer' (πλεῖν) : il faudrait faire des corpus de ce verbe. Il en faudrait aussi pour βοηθεῖν et πέμπειν .

Il convient de voir à la fois les alternances Imparfait / aoriste et les alternances imparfait / PN, l'imparfait étant une forme de représentation, pas événemential.

N.B. Selon S. Vassilaki, le PN qui remplace un AO serait 'vivid' et un PN qui remplace un imparfait serait une forme de fiction.

Fictif ne signifie pas inventé, mais suppose qu'on se détache de la représentation du réel et qu'on construit une représentation.

Frédéric Lambert : Polybe (2)

F.L. propose d'abord un relevé des συμβαίνειν dans les livres X et XI de Polybe : il n'y en a que trois (X,7,1, X,49,1 et X,49,13), dont les deux premiers sont dans du discours indirect. Puis il voit quelques autres cas en X,32,3 et XI,18,1. Il s'agit d'événements importants qui vont avoir des conséquences notables.

Le PN contribue à une construction caténales, c'est un appel à l'attention et un rappel du lien de simultanéité.

Sophis Vassilaki parle d'un facteur qui déclenche quelque chose, d'un événement qui surgit. Basset parle, lui, d'un retournement par rapport à ce qui précède, d'une rupture de frayage.

Chantal Marboeuf : Le présent historique dans la *Chronique de Morée*

C.M fait porter son étude sur la version grecque de ce récit de la Quatrième Croisade. Elle a relevé 50 PN dans un passage de 1340 vers. Elle les regroupe en trois parties

- les actes de décision, décisions officielles prises par un homme de pouvoir. Les verbes sont des verbes téliques : ὀρίζω, γράγω, στέλνω, ἀποστέλνω.
- les PN dans un récit guerrier, notamment des verbes de mouvement

- les PN pour les relations inter-individuelles, qu'il s'agisse de verbes introducteurs de discours ou d'un comportement de cour comme 'se prosterner' ou pour des sentiments inter-personnels.

Elle conclue à un PN qui apparaît à des moments majeurs. Il concerne des verbes exprimant un acte de pouvoir ou de cour, un sentiment ou un mouvement. L'ultime conclusion est que le PN met en position de témoin oculaire.

Mais il reste à trouver une structuration de ces notions et le plus important est sans doute le type de verbe qui se réalise en PN.

Suite de nos travaux

Prochaine séance : le samedi 27 novembre 2004, à Paris (ENS).

Le groupe décide de continuer d'étudier les temps du récit en se limitant au présent de narration, à l'imparfait et à l'aoriste.

Propositions pour la prochaine séance :

- A. Culioli : exposé sur la notion de fiction
- J. Lallot : les verbes de mouvement chez Thucydide
- F. Lambert : Polybe 3 ?
- Ch. Marboeuf : les verbes de mouvement dans la *Chronique de Morée*
- C. Pantazopoulou : les verbes de mouvement dans Xénophon, *Anabase*, livres I à III
- S. Vassilaki : un petit dossier représentatif de PN/AO
les verbes 'dire' (λέω)

En outre, A. Culioli s'engage à examiner, si on le lui fournit, un corpus sur πλεῖν ου πέμπειν.

N'ont pas pu être fait (à reporter ?)

- O. Mortier-Waldschmidt : la *Cyropédie*

- A. Rijksbaron Diodore de Sicile (absence de présent de narration ?).

Table des matières

Nathalie ROUSSEAU, «Composés de type <i>bahuvrīhi</i> et hypostases à premier élément prépositionnel : l'exemple de ἔνυδρος et de ἔμπυρος ».....	1
Compte rendu de la réunion du Groupe de recherche du 15 mai 2004 sur l'aspect en grec ancien»	19